



laboratorio dell'immaginario

issn 1826-6118

rivista elettronica

http://archiviocav.unibg.it/elephant_castle

STUDI E RICERCHE
MARIE-ANNE ROBERT.VOYAGE AUX PLANÈTES DES FEMMES
Francesca Pagani
dicembre 2020

CAV - Centro Arti Visive
Università degli Studi di Bergamo

FRANCESCA PAGANI

Marie-Anne Robert. Voyage aux planètes des femmes

Des recherches récentes se sont focalisées sur l'écriture des femmes au siècle des Lumières : héritières des travaux d'Hélène Cixous (1986) et Béatrice Didier (1991), ces études ont considéré la position de la femme dans l'espace littéraire (Reid 2010 ; Mc Donald 2020), sa relation par rapport à la production romanesque (Cazenobe 2006) et à la réception critique (Reid 2011 ; Sirvent Ramos, Llorca Tonda 2016). Une attention significative a été portée sur l'éducation des femmes dans le monde des Lumières et sur le rôle qu'elles acquièrent en tant qu'éducatrices. Certaines auteures, telle que Madame Le Prince de Beaumont, ont pris une place considérable,¹ d'autres sortent de l'ombre grâce à des ouvrages collectifs,² d'autres encore restent à découvrir. Dans le sillon et à la croisée de ces recherches, nous souhaitons examiner la contribution d'une femme de lettres encore peu étudiée qui s'inscrit à juste titre dans le débat de l'époque.

Indéniablement, l'éducation des femmes est un sujet bien traité au milieu du XVIII^e siècle, lorsque Marie-Anne Robert publie ses ouvrages. Les défenseurs du libre accès aux savoirs de la part des

1 Cf. à cet égard le projet EDULUM *Éducatrices des Lumières : le cas de Marie Leprince de Beaumont* (2015-2018), co-dirigé par Catriona Seth et Rotraud von Kulessa, qui a abouti, entre autres, à la publication suivante : Rotraud von Kulessa et Catriona Seth (éd.) (2018), *Une éducatrice des Lumières, Marie Leprince de Beaumont*, Classiques Garnier, Paris.

2 Après la contribution novatrice de Martine Sonnet (1987), *L'Éducation des filles au temps des Lumières*, CERF, Paris, nous signalons aujourd'hui tout particulièrement : Isabelle Brouard-Arends et Marie-Émmanuelle Plagnol Diéval (2007), *Éducatrices au siècle des Lumières : discours et pratiques*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.

jeunes filles s'appuient sur les théories proposées par Poullain de la Barre (1648-1723) dans son célèbre *De l'égalité des deux sexes* (1673), suivi *De l'éducation des dames* (1674).

Les "femmes cartésiennes", telles qu'elles ont été étudiées et décrites par Erica Hart,³ et parmi lesquelles apparaît aussi Marie-Anne Robert, – cultivent la vision de la Barre, tout en étant également influencées par l'ouvrage de Fénelon, qui devient une référence en la matière à la même époque. Fénelon, il est notoire, publie, une année après la création de la Maison royale de Saint-Louis à Saint-Cyr, son traité *De l'éducation des filles* (1687) : si, d'une part, il encourage la nécessité d'accorder une éducation aux femmes – selon le projet de Madame de Maintenon –, de l'autre, il ne conçoit leur formation que dans une perspective sociale fortement réglée. "La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions ; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études" (Fénelon 1687 : 154).

Maintes auteures ont repris ces perspectives au cours du XVIII^e siècle et ont participé à la définition et à la pratique éducative et pédagogique des jeunes filles et des femmes à l'âge des Lumières. Nous nous limitons à rappeler, entre autres, Mme de Lambert, Mme de Graffigny, Mme d'Épinay, Mme le Prince de Beaumont, Mme de Miremont, Mme de Genlis (Brouard-Arends 2015 : 397-401).

Marie-Anne Robert, comme elles, puise dans les réflexions de la Barre, connaît bien Fénelon – ses références à *Télémaque* sont évidentes, en particulier dans ses *Voyages de Milord Céton dans les sept planètes* (1765-1766) – et parvient à élaborer une réflexion personnelle et parfois audace qu'elle inscrit dans son corpus romanesque. En parcourant son œuvre, il est possible de décerner une contribution encore peu connue, et cependant bien digne d'intérêt, à propos de l'éducation des femmes.

³ Erica Harth souligne que le mot "cartésienne", dans la seconde moitié du XVII^e siècle, désigne non seulement une disciple de Descartes, mais aussi bien une femme tenant un salon où on discute la philosophie de Descartes qu'une femme suffisamment instruite pour la comprendre (Harth 1992 : 5).

L'auteure

La feuille hebdomadaire *Affiches, annonces et avis divers* du février 1762 signale, parmi les livres nouveaux, *La Paysanne philosophe*, de Madame de R. R. (Roumier Robert). Rédigé à l'époque par Anne-Gabriel Meusnier de Querlon, le journal commente cette parution de la sorte : "On dit qu'il faut laisser lire les romans aux femmes ; il faudrait peut-être aussi les leur laisser faire" (Meusnier de Querlon 1762 : 18). *La Paysanne* marque le début littéraire de Marie-Anne Robert, née Roumier en 1705, qui ouvre ainsi la préface son premier roman : "Ami lecteur, c'est un auteur femelle qui ose se présenter" (Robert 1761 : 3). C'est donc une femme dans sa cinquantaine qui signe ouvertement son premier ouvrage ; elle en écrira d'autres au cours des sept années suivantes : trois romans, *La Voix de la nature* (1763), *Voyages de Milord Céton dans les sept planètes* (1765-66), *Nicole de Beauvais* (1767), et un conte moral, *Les Ondins* (1768).

En 1769, son nom réapparaît dans *l'Histoire littéraire des femmes françaises, ou Lettres historiques et critiques contenant un précis de la vie & une analyse raisonnée des ouvrages des femmes qui se sont distinguées dans la littérature française* de Joseph de La Porte. Ce dernier nous apprend quelques détails de la vie de Marie-Anne Robert. Issue d'une famille bourgeoise :

Son père, M. de Roumier, fils d'un Procureur du Roi d'une ville de province, et resté orphelin en bas âge, fut obligé d'entrer dans le commerce. Il épousa, à Paris, Mademoiselle Bourée, fille d'un avocat ; et de ce mariage est née Marie-Anne Roumier, aujourd'hui Madame Robert. Elle a eu, jusqu'à l'âge de douze ans, l'éducation la plus distinguée ; et M. de Fontenelle, lorsqu'il allait manger chez son père, selon sa coutume de manger toujours chez les autres, se faisait un plaisir de s'amuser avec cette jeune personne, dans laquelle il remarquait de la disposition pour les lettres ; elle avait une mémoire prodigieuse, beaucoup de goût pour la lecture et une très grande envie de se faire un nom, mais la mort de son père et de sa mère et des pertes considérables

que sa famille avait essuyées pendant le système⁴ dérangerent ses vues (Laporte 1769 : 79-80).

Après quelques années passées dans un couvent, elle devient Madame Robert : son mari est un avocat “très estimé dans son ordre”, dit toujours La Porte (ivi : 80). Le même nous apprend ce que Marie-Anne Robert déclare dans la préface de sa *Paysanne philosophe*, à savoir qu'elle n'a jamais fait partie de ce qu'on appelle le grand monde (ibidem), “toujours renfermée dans un petit cercle d'amis, je trouve dans leur société des leçons dictée par la sagesse. [...] Le désir de me rendre utile m'a inspiré le goût de l'étude.” (Robert 1761 : 4-5).

Marie-Anne Robert se présente comme une femme des Lumières pour le moins atypique : bourgeoise, savante, menant une vie retirée, elle choisit la carrière littéraire sans se soucier de son grand âge pour l'époque et des conséquences de son hardiesse à éviter tout recours à de pseudonymes.⁵ Sa production littéraire traduit certainement son profil : non seulement les personnages féminins dominent son corpus narratif, mais ses héroïnes ont toute une histoire au sein de laquelle l'éducation et la culture jouent un rôle décisif.

De la paysanne à la princesse : l'éducation féminine dans tous ses états

Les œuvres de Madame Robert mettent en scène des jeunes filles de tout milieu conduisant leur parcours de formation – que l'on peut aisément définir “initiatique”,⁶ puisqu'elles doivent surmonter des épreuves qui les séparent de leur famille et de leur contexte d'origine pour évoluer et conquérir une identité et une position sociale – et, dans tous les cas, elles y parviennent à travers l'éducation. Ainsi, la narratrice de *La Paysanne philosophe*, dont le titre annonce la genèse et l'aboutissement du trajet de l'héroïne, déclare qu'elle a

4 L'allusion “aux pertes [...] dans le système” est à la banqueroute de Law.

5 À propos de la vie et des œuvres de l'auteure, L. Vanoflen 2015 : 995-997.

6 Cf. Alberto Castoldi (1984 : 2011).

pu renaître, nouvelle Galatée, grâce aux bontés et [aux] attentions à [l'] instruire de celui que “si l'on peut se servir de ce terme, je pourrais dire qu'il m'a créée une seconde fois” (Robert 1761 : 18). Cela nous paraît d'autant plus significatif si l'on considère que ce roman, s'inspirant de manière évidente à *La Vie de Marianne*, met en scène une héroïne qui, dès le début, est consciente de ses humbles origines, qui ne seront jamais démenties. Un autre destin par rapport à celui de Marianne qui annonçait une noblesse dans son aspect et son attitude, se révélant dans la conclusion du roman, signée par Marie-Jeanne Riccoboni. Privée d'un cachet de noblesse, la nouvelle philosophe doit sa seconde vie uniquement au savoir auquel elle a eu accès.

De même, Adélaïde, le personnage principal de *La Voix de la nature* (1763), tout en renversant le schéma de *La Paysanne philosophe* – à la fin du roman, elle découvre qu'elle est la fille d'un Comte – a une brillante éducation assurée par la famille qui la prend en charge après une double perte, celle de ses parents (adoptifs, mais cela devient évident plus tard) et d'une femme de condition, très cultivée, qui s'était retirée à la campagne et qui avait pris soin d'elle. La famille dans laquelle Adélaïde grandit, et qui la prépare à son entrée en scène triomphale aux Tuileries, où se trouve tout le grand monde, est “sa” famille au pied de la lettre, étant donné que Adélaïde, dans le coup de théâtre final, apprend qu'elle est la sœur cadette de Madame D'Embleville et de son frère Bracmont.

En 1765-1766, les sept volumes des *Voyages de Milord Céton dans les sept planètes*, le roman le plus célèbre de Marie-Anne Robert, voient le jour. En s'appliquant à cet ouvrage, elle adopte la vogue astronomique qui avait intéressé la littérature déjà à partir du siècle précédent. Il est bien connu que, de la fin du XVI^e siècle (de 1543 à 1610), grâce à Copernic et Galilée, l'exploration imaginaire de l'espace avait connu son essor. Ce fut la Lune qui bénéficia d'abord de cet enthousiasme astronomique : elle prit l'apparence d'une vraie Terre, et Galilée y vit des montagnes, des cratères, des vallées, des plaines, et des lacs. Il mit plus tard en doute l'existence de l'eau et d'une vie lunaire, mais on passa vite sur ce scepticisme galiléen. Johannes Kepler, dans son célèbre *Somnium* (1634), imagina un

monde lunaire vivant, avec des mers et une atmosphère, et en 1638 John Wilkins publia un traité sur le monde lunaire et ses habitants, *Discovery of a World in the Moon*. À la même date paraissait aussi le voyage imaginaire de Francis Godwin, *The Man in the Moone*. Une vingtaine d'années plus tard, Cyrano de Bergerac écrira *Les États et Empires de la Lune* (1657) et *Les États et Empires du Soleil* (1662) qui mélangent des idées scientifiques, l'utopie et la satire. Les autres planètes, qui présentaient un aspect relativement terrestre et qui étaient de mieux en mieux observées, occupent une place assez importante dans l'imaginaire cosmique : Mars, Mercure, Vénus et même Jupiter avec ses quatre lunes. Bernard Le Bovier de Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) et l'astronome hollandais Christiaan Huygens avec son *Cosmotheoros* (1698) firent le point sur cette pluralité des mondes dans des livres qui jouirent d'une très grande popularité. En Italie, Francesco Algarotti écrivit à son tour un ouvrage de divulgation qui le rendit très célèbre en Europe, *Il newtonianesimo per le dame*, 1737. Au cours du XVIII^e siècle, le débat scientifique évolue, les connaissances se précisent et le succès de la vogue astronomique ne s'épuise point. Il ne faut d'ailleurs point oublier que, avant les *Voyages de Milord Céton*, le Chevalier de Béthune avait consacré une *Relation du monde de Mercure* (1750) et Voltaire avait publié, en 1752, le bien plus célèbre *Micromégas*. Comme pour Voltaire et, avant lui, Montesquieu des *Lettres persanes* (1721), et bien sûr, *Les Lettres d'une péruvienne* de Madame de Graffigny (1747-1752), la narration d'événements arrivés dans des lieux lointains ou vus à travers les yeux d'un personnage exotique, voir dans le cas de Voltaire extra-terrestre, est un procédé conventionnellement utilisé pour établir une analyse critique de la société. Ainsi Marie-Anne Robert, s'inspirant au modèle des *Aventures de Télémaque* de Fénelon, où Minerve, déguisée en tant que Mentor, accompagne le jeune prince, et fait servir tous les accidents du voyage à son instruction, met en scène un génie,⁷ qui accompagne Céton et Monime à la découverte

7 Selon la littérature de l'époque, il existait quatre procédés possibles pour aller sur la Lune : à l'aide des esprits ou des anges, à l'aide des oiseaux, avec des ailes attachées au corps, en utilisant une machine volante. Milord Céton suit l'enseignement d'un esprit.

de la Lune, du Soleil et des cinq planètes connues (Mercure, Mars, Vénus, Jupiter, Saturne). Malgré le titre, la promenade astronomique finalisée à l'apprentissage n'est pas réservée de manière exclusive à Céton, mais elle implique la sœur de ce dernier, Monime, reconnue digne de formation par le génie qui accompagne le couple d'une planète à l'autre :

Le lendemain nous passâmes avec le génie dans le cabinet de la bibliothèque. J'ai formé sur vous, nous dit-il, de grands dessins ; mais il faut vous préparer à les mériter par une attention digne des soins que je veux prendre pour vous instruire. Comme je suis persuadé que la charmante Monime est faite pour goûter les discours les plus élevés, le ciel qui l'a douée de grâce et de beauté, lui en a encore donné cet esprit d'ordre, de bon sens et cette vivacité qui sont les marques d'un génie droit et fait pour recevoir les meilleures instructions. Je le souhaite avec ardeur, dit Monime (Robert 1765-1766 : I, 27-28).

Et Monime, le long du voyage, se montre souvent, à travers ses attitudes et les questions qu'elle pose, d'une curiosité plus vivace que son frère.

L'éducation des jeunes filles se maintient en tant qu'élément constant aussi bien dans *Nicole de Beauvais* (1767) que dans le conte moral *Les Ondins* (1768). Dans le premier, Nicole est encore une fois une orpheline ayant la chance de tomber sous l'aile protectrice d'une femme qui, non seulement la soustrait à son ravisseur et par conséquent à sa débauche, mais elle lui assure une éducation "convenable à l'estime qu'elle faisait de cette aimable enfant" (Robert 1767 : 39). Il ne sera pas sans intérêt de préciser que cette éducatrice, qui reste jusqu'à la fin aux côtés de Nicole, s'appelle Madame de Beaumont : "[...] veuve extrêmement riche, joignait à ses biens tous les avantages que donne une grande naissance ; elle n'avait jamais eu d'enfant, quoiqu'elle en eût longtemps désiré. [...] Elle lui fit donner une éducation convenable à l'estime qu'elle faisait de cette aimable enfant" (ibidem). Pour boucler ce parcours narratif, nous rappelons brièvement que la Princesse Tamarine des *Ondins*, directement inspiré à la tradition du *Comte de Gabalis*. *Entretiens sur les sciences se-*

crètes (1670),⁸ chassée du royaume de son père à cause d'un oracle – “Cet enfant, en prenant une forme divine, / Ne reverra son père qu'après sa ruine” (Robert 1768 : 9) – et de celui des Amazones pour avoir transgressé, malgré elle, la loi,⁹ est accompagnée dans un voyage sous-marin – dans l'empire des ondes – afin de s'instruire “de la religion et des lois de l'Empire” (Robert 1768 : 159) et de la fortifier dans son passage d'être terrestre à créature immortelle.¹⁰

Le principe d'une nouvelle égalité

Dans l'œuvre de Madame Robert, l'accès aux savoirs est ainsi proposé aux femmes de tous les états, de la paysanne à la princesse : l'éducation devient, dans le modèle de l'*Encyclopédie*, le nouveau principe d'homologation sociale.¹¹ D'une part, cela implique la dévaluation des principes de supériorité sur lesquelles se fonde l'idéolo-

8 Le conte *Les Ondins* a été repris dans *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques* avec *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes* (1788), s.é., Amsterdam.

9 La Princesse Tramarine, suite à une prévision de l'oracle, est envoyée chez sa Tante, la Reine Pentaphile. Cette Reine régit le royaume des Amazones, d'où tous les hommes sont bannis. Les rares exceptions à cette règle doivent se limiter à un séjour de vingt-quatre heures, sans qu'il y ait de contact avec les femmes vivant dans le royaume. La descendance des habitantes est assurée grâce aux pouvoirs d'une fontaine magique en mesure de les faire tomber enceintes et d'accoucher d'autres Amazones. Tramarine transgresse cette loi car, après son bain dans la fontaine, elle accouche d'un fils.

10 Malgré la double dose d'élixir élémentaire qui assure à Tramarine de ne pas retomber dans ses anciennes faiblesses de mortelle. “Il est à présumer que, quoique Tramarine fût la plus parfaite de toutes les femmes, elle n'avait pas encore acquis les vertus et les dons dont les Génies sont doués dès leur naissance ; et que, malgré les grandes dispositions qu'elle avait pour les Sciences, ce ne fut qu'après bien des années qu'elle fut remplie de ces talents admirables qui ne sont accordés qu'aux Génies du premier ordre” (Robert 1768 : 161-162).

11 À l'égard de l'éducation féminine, l'*Encyclopédie* ouvre à des perspectives novatrices : l'entrée “Femme” (anthropologie)” remarque qu’” on a si fort négligé l'éducation des femmes chez tous les peuples policés, qu'il est surprenant qu'on en compte un aussi grand nombre d'instruites par leur érudition et leurs ouvrages” (Barthez 1756 : 469).

gie aristocratique : nombreux les commentaires que la bourgeoise Robert consacre à l'inutilité de la naissance si elle est privée de vertus et d'éducation. Nous citons l'incipit de la *Paysanne philosophe* – “vous ne saurez me persuader d'honorer des imbéciles, qui ne doivent qu'au nom qu'ils portent tous les honneurs dont ils sont revêtus” (Robert 1761 : 11-12) ; ou encore la représentation des habitants de Jupiter, qui sont tous nobles et dont ceux qui sont récemment parvenus à cet état “croient tout savoir, quoi qu'ils n'aient rien appris” (Robert 1765-1766 :VI, 45).

De l'autre, cela fait en sorte que la nouvelle égalité – fondée sur le savoir – s'établisse non seulement par rapport à la hiérarchie sociale, mais aussi aux sexes : nous rappelons que l'entrée “éducation” de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert énonce des principes pour “l'un et l'autre sexe” (Du Marsais C. Ch. 1751 : V, 397). Ce passage des *Ondins*, le dernier ouvrage de Madame Robert, résume ce double aspect :

Les femmes, ainsi que les hommes, sont naturellement curieuses ; le désir d'apprendre semble inné avec nous, et les grands ne devraient rien ignorer par les soins qu'on se donne pour leur éducation ; les talents, les sciences et l'humanité doivent servir à soutenir la dignité de leur rang, quoique souvent la naissance ne donne pas toujours l'esprit et le jugement : on dirait que la nature se plaît quelquefois à dédommager ceux qu'elle a fait naître dans un état médiocre (Robert 1768 : I, 153-154).

L'éducation aux différents savoirs – aux sciences – devient la clé pour la formation féminine, s'opposant à d'autres codes et pratiques que la société du siècle encourage. Cela se retrouve dans la représentation de certaines planètes des *Voyages de Milord Céton*, qui inscrit ce roman dans la tradition des antiutopies (Braga 2012 ; Braga 2018), et notamment dans les mœurs caractérisant la Lune et Venus. Sur la Lune, les habitants sont légers et frivoles et les femmes s'organisent dans une académie de savantes pour créer de nouvelles modes destinées exclusivement à satisfaire leur coquetterie et vanité. C'est le trait de la femme du monde de l'époque, de la petite-maîtresse, auquel Marie-Anne Robert s'attache davantage. Cela

revient de manière évidente dans le ciel de Vénus, où le pouvoir féminin domine la société des Idaliens et Idaliennes. En établissant une comparaison avec son propre monde, l'auteur s'attarde dans une considération frappante :

Je suis toujours étonné¹² que les femmes ne se soient point encore ligüées entr'elles, qu'elles n'aient pas imaginé de former un corps à part, afin de pouvoir se venger des injustices que leur font les hommes : que ne puis-je vivre assez longtemps pour leur faire voir cet heureux usage de leur courage ! Mais jusqu'à présent elles ont été trop coquettes et trop dissipées pour s'occuper sérieusement des intérêts de leur sexe. J'ai remarqué dans presque tous les mondes que ce n'est que l'amour propre et la vanité qui les enchaînent ; [...] ; ce sont sans doute ces raisons qui les empêchent de faire corps, et ce qui fait qu'elles abandonnent la cause commune (Robert 1765-1766 : III, 32-33).

L'appel à une "ligue des femmes" laisse songer à Laclos qui, quelques années plus tard, parle d'une révolution nécessaire pour faire sortir les femmes de l'esclavage dans *De l'éducation des femmes* (1783). Il ne faut toutefois pas penser que l'idéal proposé par Marie-Anne Robert corresponde à un monde dominé par les femmes ou à un monde exclusivement féminin. La planète de Vénus, où les femmes gouvernent, n'est pas un modèle d'équilibre, car les Idaliennes "se font aimer, sans que pour cela elles soient obligées à aucun retour" (ivi : 37) et l'air de cette planète – écrit l'auteur – est bien maligne pour les femmes (ivi : 38).

De même, dans un autre monde, le royaume des Amazones, du conte morale *Les Ondins*, d'où les hommes sont bannis, l'équilibre et le bonheur ne sont pas assurés : l'application stricte des lois de ce monde est destinée à l'échec (elles causent à la princesse Tramarine une langueur mélancolique proche de la mort).

L'équilibre serait plutôt assuré par la transformation des petites-maîtresses coquettes du royaume de la Lune et des despotes de Venus en véritables femmes savantes à travers leur éducation : "On ignore, ou l'on fait semblant d'ignorer dans plusieurs de ces mondes, l'utilité qu'on retirerait en donnant aux femmes une éducation convenable,

12 C'est le personnage de Milord Céton qui prend la parole.

qui procurerait à l'un et à l'autre sexe leur bonheur et leur tranquillité" (Robert 1765-1766 : V, 111-112).

C'est ainsi que, dans la planète du Soleil, où tous les habitants cultivent les sciences, se réalise l'idéal romanesque d'égalité entre l'homme et la femme :

Dans ce monde, les hommes n'ont aucune supériorité sur les femmes, à moins que la vertu, la science et le bon sens et la raison ne la leur donnent. Il est certain qu'une femme peut également posséder tous ces dons, surtout lorsqu'elle reçoit la même éducation : celles-ci en ont cet avantage, les mêmes sciences et les mêmes talents leur sont enseignés ; c'est par cette éducation qu'elles acquièrent la justesse du raisonnement dans les connaissances utiles et nécessaires ; dès leur naissance on les instruit à penser juste, à réfléchir et à parler raisonnablement de toutes choses, on peut dire que ce n'est guère dans ce monde où s'établit leur véritable triomphe, parce que le bon sens, l'esprit et l'érudition brillent également dans toutes leurs expressions [...] La nature, toujours judicieuse et libérale à distribuer à chacun des humains une portion égale de ses dons, n'a point prétendu favoriser un sexe plus que l'autre. Je ne sais par quelle fatalité on interdit aux femmes dans les autres mondes les connaissances exactes et approfondies de toutes les sciences ; on ne peut jamais leur faire une injure plus marquée et dont les suites leur deviennent plus funestes ; car il est certain que ce n'est que l'ignorance dans laquelle on les élève, qui occasionne leurs faiblesses, leurs superstitions et tous leurs égarements (ivi : 107-110).

Il n'est pas inutile de signaler qu'en 1762, à savoir l'année de parution de la *Paysanne philosophe* et peu avant celle des *Voyages*, dans une vision opposée, Jean-Jacques Rousseau avait proclamé dans son *Émile*, ou de l'éducation que certaines sciences exactes et les connaissances physiques ne sont pas à la portée des femmes et qu'il n'est donc pas bon qu'elles s'y appliquent (Rousseau 1969 : 737).

Au-delà de la perfection du Soleil, dans le contexte des mondes imparfaits où vivent les femmes des Lumières, Marie-Anne Robert énonce des stratégies à travers lesquelles ses héroïnes essayent de se soustraire à une société qui ne les sauvegarde point. Certaines

femmes se font ainsi éducatrices des jeunes filles, comme Madame d'Arenville de *La Paysanne philosophe* qui instruit elle-même une petite fille de trois ans ou encore Madame de Beaumont qui décide de prendre soin de Nicole sans demander l'accord du maître du logis : " Je ne vous demande point votre consentement, je n'ai que faire, le sien me suffit " (Robert 1767 : 31). D'autres cherchent l'indépendance en refusant le mariage : c'est le cas de Nicole de Beauvais, et de la princesse Argiliane des *Ondins*, " une grande magicienne, [qui] ne s'appliquait à l'étude des sciences que pour faire du bien. Elle dit au Prince Corydon, qu'elle estime : la résolution que j'ai formée de passer ma vie dans l'indépendance, me détermine à vous prier de ne plus penser à notre union " (Robert 1768 : II, 28-31). Cependant, la recherche de ses formes d'autonomie n'arrive pas à résoudre la question féminine : lorsque la relation à l'homme devient incontournable, les héroïnes de Madame Robert ne cessent d'être enlevées pour être placées dans des couvents ou pour devenir de jolies maitresses parées d'objets luxueux. À l'intérieur de cette cage dans laquelle la société les confine et les expose, les femmes paraissent des objets décoratifs et des automates. Nous lisons dans les *Voyages de Milord Céton* :

Il est vrai que dans notre monde, les hommes se croient en droit de tout exiger. Ils poussent leur bonté jusqu'à attribuer aux femmes beaucoup de faiblesse et plus de vivacité dans leurs passions, et leurs demandent en même temps plus de force qu'ils en ont eux-mêmes pour les surmonter : je voudrais leur demander d'où vient ce privilège exclusif de pouvoir prévenir tous leurs désirs, de céder à tous leurs mouvements et de n'écouter que la voix de la nature, tandis qu'ils n'accordent qu'à peine aux femmes de la faculté de végéter ; ils ne les regardent que comme des automates qui ne doivent servir qu'à l'ornement d'un salon qu'ils voudraient décorer de divers changements (Robert 1765-1766 : III, 28-29).

Les pouvoirs révolutionnaires de l'imagination

La véritable rupture par rapport à ce schéma se réalise lorsqu'une femme décide de devenir une écrivaine et surtout de le déclarer,

puisque cet acte traduit de manière concrète et publique les fruits de l'éducation et de la culture auxquels elle a pu et doit avoir accès, et affirme une véritable égalité par rapport à un rôle réservé à des intellectuels du sexe masculin : les femmes peuvent être des lectrices de roman, mais il n'est pas convenable qu'elles les écrivent elles-mêmes. Si elles osent cela, la réception canonisée leur réserve une condamnation sans appel¹³.

L'image de la femme regardée comme un automate, représentant la situation conventionnelle et d'équilibre social, au sein de laquelle la femme agit selon un ordre établi et une routine de règles reçues, ne demandant aucune réflexion, mais de simples actions mécaniques, revient à plusieurs reprises chez Madame Robert. Dans *La Paysanne philosophe*, dans une digression concernant les mœurs et les usages répandus en Égypte, il est question de la secte de Jatab, à savoir du wahhabisme, fondé autour des années 1740 ; l'on affirme que même cette croyance religieuse ne considère pas les femmes en tant qu'automates, et que, sous certaines conditions, elle les trouve dignes du paradis, comme les hommes (Robert 1761 : II, 87).

Dans les *Voyages de Milord Céton*, cette même comparaison s'annonce dans la préface de l'ouvrage. La relation entre le refus d'un statut purement décoratif – d'automates – et la décision d'être et de s'annoncer comme auteur est établie de manière explicite. La mise en scène propose l'auteur, en proie à des réflexions inquiètes et amères sur le changement de sa destinée après son essor littéraire :

J'étais un jour à rêver profondément dans mon cabinet, fort inquiète du succès que pourraient avoir certains ouvrages que je venais de donner à l'impression. Ah ! Chienne de tête, me disais-je en me la frappant de la main, de quoi t'es-tu avisée de t'annoncer comme auteur ? As-tu assez d'esprit et de talent pour en soutenir le titre ? Tu vivais tranquille, tu n'avais presque aucune inquiétude : fallait-il que la gloire vînt troubler

.....
13 Nous nous limitons à rappeler Grimm et Fréron, le premier jugeant *La Paysanne* "un mauvais roman" et "une platitude" que personne ne lit (*Correspondance littéraire*, 1^{er} décembre 1761), le deuxième blâmant "le romanesque usé, des épisodes mal liés, un style familier souvent bas" mais "qu'on se souvienne que c'est une femme qui l'a composé" (*L'Année littéraire*, 18 décembre 1761).

ton repos et que, pour en acquérir, tu choisis précisément le chemin le plus épineux ? Comment es-tu entrée dans ce labyrinthe, sans guide et sans soutien ? Ne valait-il pas mieux te borner à filer ta quenouille ? On te faisait tous les jours mille compliments. [...] Tu étais regardée comme un joli automate auquel on ne demande ni sentiment, ni délicatesse, ni esprit, ni bon sens (Robert 1765-1766 : I, V-VII).

La transgression par rapport à la convention sociale est soulignée par le fait que l'idée de sortir des occupations féminines jugées comme "rassurantes" pour se proclamer une femme de la République des lettres est une "drogue" qui trouble les esprits. "Qui va s'imaginer qu'il peut entrer de ces drogues-là dans une petite tête bourgeoise ? Doit-on des égards à qui n'a ni qualité, ni titres, ni richesses ?" (ivi : VII).

Ces réflexions sont suivies d'une apparition magique, qui réélabore le *topos* du manuscrit retrouvé. Un petit homme de feu "qui paraissait brillant à éblouir" (ivi : IX) sort de la cheminée, c'est un esprit élémentaire, une salamandre, qui renverse tout le cabinet de l'auteur et pose sur la table un grand rouleau de papier. En ayant recours aux esprits élémentaires de la littérature du siècle précédent et du début du XVIII^e siècle, Madame Robert s'approprie la tradition, tout en affirmant qu'elle s'y reconnaît et qu'elle la modèle conformément à son esprit : "un manuscrit qui m'est totalement inconnu. [...] Mais l'écriture est tout à fait semblable à la mienne ! [...] Je le donne sans y rien changer [...]", les quelques modifications sont "un privilège qu'on doit aisément accorder à un éditeur femelle, qui ne saurait longtemps laisser parler les autres sans se mêler à la conversation" (ivi : XVII-XIX).

L'esprit élémentaire, le petit homme de feu est la métaphore de l'imagination de l'auteur. En effet, le génie lui dit : "Suis naturellement le feu de ton imagination, sans te rebuter et sans t'embarrasser des jugements de certains censeurs peu accoutumés à applaudir ce qui n'est pas sorti de leurs plumes [...]" (ivi : XV-XVI).

La femme écrivain n'est désormais plus un joli automate décoratif : elle prend l'aspect d'un génie qui guide son lecteur vers d'autres mondes possibles. L'égalité par rapport aux hommes de toute condition sociale se réalise ainsi non seulement grâce à l'éducation,

littéraire et scientifique, qui a permis à la femme de devenir un écrivain, mais elle s'avère aussi à travers l'imagination : un don inné qui n'est ni masculin ni féminin et que la sensibilité du tournant des Lumières et du romantisme ne cessera d'explorer.

BIBLIOGRAPHIE

- ALGAROTTI F. (1737), *Il newtonianesimo per le dame*, Napoli.
- BARTHEZ P.-J. (1756), "Femme" (anthropologie), dans *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 6, Briasson, Paris.
- BÉTHUNE Ch. De (1750), *Relation du monde de Mercure*, Barillot et fils, Genève.
- BRAGA C. (2012), *Les Antiutopies classiques*, Classiques Garnier, Paris.
- Id. (2018), *Pour une morphologie du genre utopique*, Classiques Garnier, Paris.
- BROUARD-ARENDS I. (2015), "Éducation", dans KRIEF H., ANDRÉ V. (éd.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Honoré Champion, Paris.
- BROUARD-ARENDS I., PLAGNOL DIEVAL M.-E. (2007), *Éducatrices au siècle des Lumières : discours et pratiques*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- CASTOLDI A. (1984), *Percorsi iniziatici nel Settecento*, Istituto Universitario, Bergamo.
- Id. (2011), "In carenza di senso". *Logiche dell'immaginario*, Bruno Mondadori, Milano.
- CAZENOBÉ C. (2006), *Au Malheur des dames. Le roman féminin au XVIII^e siècle*, Champion, Paris.
- CHODERLOS DE LACLOS P. (1991), *De l'éducation des femmes [1783]*, préface de Chantal Tomas, Jérôme Millon, Grenoble.
- CIXOUS H. (1986), *Entre l'écriture*, Des femmes, Paris.
- CYRANO DE BERGERAC S. (1657), *L'Autre Monde ou Les États et Empires de la Lune*, Charles de Sercy, Paris.
- Id. (1662), *Les États et Empires du Soleil*, Charles de Sercy, Paris.
- DIDIER B. (1991), *L'Écriture-Femme*, PUF, Paris.
- DU MARSAIS C. Ch. (1751), "Éducation", dans *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Briasson, Paris.
- FÉNELON (1687), *De l'éducation des filles*, P. Aubouin, Paris.
- Id. (1699), *Les Aventures de Télémaque*, Vve de C. Barbin, Paris.

- FONTENELLE B. (1998), *Entretiens sur la pluralité des mondes [1686]*, éd. Christophe Martin, Flammarion, Paris.
- FRÉRON E. C. (1761), *L'Année littéraire*, Lambert, Paris.
- GODWIN F. (1638), *The Man in the Moone*, London.
- GRAFFIGNY F. (2016), *Les Lettres d'une péruvienne [1747-1752]*, éd. Rotraud Von Kulesa, Classiques Garnier, Paris.
- GRIMM F. M. (2013), *Correspondance littéraire [1761]*, édition critique Ulla Kölving, Centre international d'Études du XVIII^e siècle, Ferney Voltaire.
- HARTH E. (1992), *Cartesian Women : Versions and Subversions of Rational Discourse in the Old Regime*, Cornell University Press, Ithaca-London.
- HUYGENS Ch. (1698), *Cosmotheoros*, Adriaan Moetjens, La Haye.
- KEPLER J. (1634), *Somnium, seu opus posthumum De astronomia lunari*, Frankfurt.
- LA PORTE (de) J. (1769), *Histoire littéraire des femmes françaises*, t. V, Lacombe, Paris.
- MARIETTE-CLOT C., ZANONE D. (2012), *La Tradition des romans de femmes : XVIII^e-XIX^e siècles*, Honoré Champion, Paris.
- MARIVAUX P. (1982), *La Vie de Marianne ou les Aventures de Madame la comtesse de *** (1731-1742)*, éd. Frédéric Deloffre, Garnier frères, Paris.
- MCDONALD Ch. (2020), "Le dix-huitième siècle (1715-1793)", dans RIED A. (éd.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, t. I, Gallimard, Paris.
- MEUSNIER DE QUERLON A.-G. (1762), *Affiches, annonces et avis divers*, s. é, Paris.
- MONTESQUIEU (1721), *Lettres persanes*, P. Brunel, Amsterdam.
- MONTFAUCON DE VILLARS N. (1788), *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes [1670]*, dans GARNIER Ch.-G.-Th., *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, t. XXXIV, Amsterdam-Paris.
- POULLAIN DE LA BARRE F. (1673), *De l'égalité des deux sexes*, Dupuis, Paris.

- Id. (1674), *De l'éducation des dames*, Dupuis, Paris.
- REID M. (2010), *Des femmes en littérature*, Belin, Paris.
- Id. (2011), *Les femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Honoré Champion, Paris.
- ROBERT M.-A. (1761), *La Paysanne philosophe, ou les Aventures de Madame la Comtesse de ****, Les libraires associés, Amsterdam.
- Id. (1764), *La Voix de la nature ; ou, les aventures de Madame la marquise de ****, Aux dépens de la compagnie, Amsterdam.
- Id. (1765-1766), *Voyages de Milord Céton dans les sept planètes, ou le Nouveau Mentor*, chez tous les libraires (et Despillly), La Haye-Paris.
- Id. (1767), *Nicole de Beauvais*, Desaint, La Haye-Paris.
- Id. (1768), *Les Ondins, conte moral*, Delalain, Londres-Paris.
- ROUSSEAU J.-J. (1969), *Émile, ou de l'éducation* [1762], dans *Œuvres complètes*, t. IV, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.
- SIRVENT RAMOS A., CORBI SAEZ M., LLORCA TONDA M. (2016), *Femmes auteurs du dix-huitième siècle : Nouvelles approches critiques*, Honoré Champion, Paris.
- SONNET M. (1987), *L'Éducation des filles au temps des Lumières*, CERF, Paris.
- VANOFLEN L. (2015), "Robert, Marie Anne de Roumier", dans KRIEF H., ANDRÉV. (éd.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Honoré Champion, Paris.
- VOLTAIRE (1752), *Micromégas*, Michel Lambert, Paris.
- VON KULESSA R., SETH C. (2018), *Une éducatrice des Lumières, Marie Leprince de Beaumont*, Classiques Garnier, Paris.
- WILKINS J. (1638), *Discovery of a World in the Moon*, London.